

## Première partie

Satisfaite de sa matinée, consacrée au ménage après le départ des derniers juilletistes, Marie-Noëlle se lave les mains et les essuie dans le torchon dont un pan dépasse d'une poche de sa blouse bleu pâle. Elle jette un coup d'œil dans la salle de bains de la numéro trois, rebaptisée récemment « chambre des bleuets ». Longtemps, elle a aimé les chiffres, pour leur côté illimité, généreux, logique, ordonné, fidèle et immuable. Tournés vers l'infini, ils pointaient le début de toute chose, indiquaient l'ordre croissant, la chambre trois entre la deux et la quatre ou en face à face, pairs et impairs. De joueur, le chiffre est devenu calculateur, froid, dopé au profit, serviteur de l'évaluation et synonyme rigide de comptabilité. Cette année, Marie-Noëlle a remplacé le nombre gangréné par la poésie, ample, aérée, aérienne. Debout devant la fenêtre de chaque chambre, l'une après l'autre, elle a pris des bouffées d'inspiration. Ici, les chèvres espiègles et leurs cabrioles. Là, le retour inespéré des plantes messicoles, l'émouvante farandole de bleuets dans le vent léger. Ici, la mélodie joyeuse de la rivière. Là, les châtaigniers géants et leurs bras puissants. Ici, le tilleul majestueux aux fleurs odorantes. Là, le chant du coucou, messenger du printemps... Un, deux, trois, quatre, cinq ont été renvoyés pour complicité tacite avec l'ennemi binaire, soumission volontaire à l'esprit gestionnaire et excès de cupidité.

Les serviettes propres, savamment pliées et disposées en pile de trois sur la grande étagère semblent assoupies. Le paquet de papier molletonné attend sur le petit meuble beige, devant le

trône, un prochain tour de manège sur le dérouleur. Douze rouleaux par chambre. De quoi essayer plusieurs fois par jour de belles paires de fesses molles ou fermes, blanches ou bronzées, à la peau claire ou foncée. L'ordre, celui du plaisir à donner, celui de la simplicité, de la beauté, est la paix des yeux, la certitude de la résistance au temps, la force de l'inertie. Les aotûtiens peuvent se présenter au portail, ils recevront un accueil soigné, apte à étouffer le foyer brûlant de mauvaise humeur, de stress et de fatigue accumulés sur le lieu de travail au cours de l'année.

La chanson du groupe Tryo, *Travailler plus*, trotte dans sa tête. À l'époque, le slogan tout neuf, diffusé sur les radios, scandait les étapes de la rénovation du domaine avec une séparation plus marquée entre le camping, le gîte et l'accueil en chambres d'hôtes. Travailler plus pour gagner plus... et le repos alors ? Pensé dès la création du monde, au septième jour, qu'arrivait-il à l'homme pour qu'il néglige ainsi le refrain de la pause entre les couplets d'activité ? Il faut bien que quelqu'un se soucie du repos, de la détente, du pansage des plaies creusées par les contraintes et les pressions. Cette conviction la comble d'aise. Marie-Noëlle tire la porte derrière elle, non sans avoir tapoté sur un flacon d'essence de citronnelle pour en faire tomber quelques gouttes sur le sol. L'expulsion des moustiques ne supporte aucune exception, mâle, femelle ou progéniture, tolérance zéro. L'hospitalité a ses limites.

La ferme Bitié offre son nid de coton et de confort depuis une dizaine d'années. L'escalier en bois, recouvert d'un tapis rouge brun à poils ras destiné à absorber les bruits et craquements divers et à prévenir de glissades ou dérapages non contrôlés,

conduit à une grande pièce à vivre séparée de la cuisine par une porte battante. L'odeur de propreté résulte d'un simple coup de serpillière au sol et de raclette sur les vitres. Les juilletistes, pourtant confinés à l'intérieur par la pluie incessante, se sont montrés bien plus respectueux du matériel que leurs prédécesseurs. Certes, les enfants ont égaré les balles de ping-pong et embarqué quelques bandes dessinées aux pages déjà cornées, mais la vaisselle est complète, le mobilier non dégradé. Le four à micro-ondes bipe toujours en fin de cuisson et le petit verre d'eau, supposé conserver la consistance des pâtes à tarte lors du réchauffage, a gardé sa place à l'intérieur. À la fin de la saison précédente, deux fauteuils avaient dû être remplacés, éventrés par les sauts de gamins mal élevés de parents oublieux du caractère international du savoir-vivre, deux casseroles manquaient au recensement ainsi que des couverts, une saleté humide collait au sol, chaque résident ayant sans doute attendu de son prochain le civisme qu'il ne voulait qu'imiter et surtout pas initier. L'idée que le voisin, l'autre, l'étranger, le proche, doive d'abord montrer l'exemple, gagne du terrain de saison en saison. Mais si l'un prend un balai, ce n'est pas pour autant que d'autres entrent dans la danse. L'exception de cette année est plutôt rassurante.

Au loin, les terrasses de châtaigniers montent vers le ciel. À leur pied, un immense pré de graminées sèche et jaunit prématurément. Au printemps... il ondoyait, léger, comme les vagues sans écume d'une mer houleuse.

Après un mois de mars frais pour la saison, avril s'est classé au troisième rang des plus chauds depuis 1900, avec un pic de chaleur précoce. Intimidé, le mois de mai a été plus contrasté. Le

quart nord-est a bénéficié d'une grande douceur alors que les températures sont souvent restées assez fraîches au sud-ouest.

Les nuages amoncelés tout au long de la matinée menacent de lâcher leur armée de fines gouttelettes sur les cultures déjà trop arrosées. À hauteur des roses trémières, Marie-Noëlle ôte les feuilles jaunies ou flétries. Dans le vent léger, les demoiselles en fleurs dessinent des arabesques souples comme de larges signes d'accueil.

Moulinet, le chat de la ferme guette le mulot. Il miaule de contrariété au passage de la maîtresse de maison dont les déplacements aléatoires perturbent sa chasse nonchalante.

\*\*\*